Un voyage d'étude d'ingénieurs-chimistes de Clermont-Ferrand en 1933

Pierre LASZLO*

Résumé

Ce voyage se fit à l'initiative du Dr. Léonce Bert, agrégé de sciences physiques, professeur à l'université de Clermont-Ferrand, dont il dirigeait l'Institut de chimie. Il conçut ce périple pour faire visiter des usines du sud-est. Cela fournit à l'historien une esquisse de la géographie économique de l'industrie chimique française, après la Grande Crise de 1929-1930, un inventaire de la plupart des forces vives de la chimie française. S'y manifeste en outre la rivalité Lyon-Marseille, la première jouant les matières colorantes et les parfums, la seconde, toujours port d'importations coloniales, siège aussi de la fabrication traditionnelle du savon éponyme.

Mots-clés

Périple. Axe rhodanien. Parfums. Empire français.

Abstract

In 1933, Dr. Léonce Bert, a professor of physics and head of the School of chemical engineering at the University of Clermont-Ferrand, organized a tour of chemical plants in south-eastern France. The itinerary and schedule of this voyage provide historians with a glimpse into the French chemical industry in the aftermath of the economic crisis of 1929-1930. Thus, the group from Clermont saw close-up the rivalry between Lyon and Marseille, with Lyon specializing in dyes and perfumes, and Marseille continuing to import colonial products, with palm oil rather than olive oil serving as the primary raw material for the traditional Marseille soap.

Keywords

Tour. Rhone Valley. Perfumes. French colonies.

* Pierre LASZLO, Professeur honoraire de chimie à l'École polytechnique et à l'université de Liège.

Introduction

Dénicher un document d'archive ouvre parfois toute une période, dans sa pleine richesse d'espoirs et d'inquiétudes. M'intéressant de longue date à Léonce Bert (1892-1972), un enseignant-chercheur qui dirigea de 1929 à 1941 l'Institut de chimie de l'université de Clermont-Ferrand¹, avec comme spécialité personnelle la chimie des parfums, je commente ici le voyage d'étude qu'il organisa et anima en 1933 pour ses étudiants de deuxième et troisième année. Il en précisa le programme en une lettre adressée à leurs familles le premier mars 1933, où il précisait le coût, au moins 750 francs (environ 500 de nos euros) pour ce périple d'une quinzaine de jours. Cette lettre et ses annexes² m'ont servi de source initiale, que je complétais par des documents d'époque, glanés aux archives départementales du Puy-de-Dôme et sur la Toile.

Ce voyage avait, c'est clair, une triple visée : 1° illustrer les cours dispensés dans leur formation d'ingénieurs-chimistes ; 2° fournir une documentation de première main, vécue, sur l'industrie chimique de la France du Sud-Est ; 3° apporter aux élèves des contacts industriels, précieux durant la grande crise économique du début des années 1930, pour leur faciliter l'accès à un premier emploi.

Le voyage entrepris

Le voyage se déroula du dimanche 26 mars au mercredi 5 avril

¹ L'école de chimie industrielle, créée en 1908, devient l'Institut de chimie et de technologies industrielles de Clermont-Ferrand en 1920. Depuis 1961, elle est reconnue comme ENSI et a pris le nom d'École nationale supérieure de chimie de Clermont-Ferrand (ENSCCF), sur le campus d'Aubière.

² Six feuillets dactylographiés en tout, dans les archives de l'École nationale supérieure de chimie de Clermont-Ferrand.

1933³. Une vingtaine d'étudiants y participèrent. Il se fit en train, à peu près entièrement. De Clermont-Ferrand, le groupe fit étape d'abord à Saint-Étienne. Il visita ensuite, à proximité, Saint-Chamond. Puis il gagna l'agglomération lyonnaise, au sens large, avec ses multiples sites industriels fabriquant des produits chimiques, tant commodités que spécialités. Les Clermontois y passèrent plusieurs jours. Après Lyon, Marseille et ses environs (L'Estaque, Port de Bouc) furent l'étape suivante. Le groupe y passa plusieurs jours aussi. De là, ils gagnèrent Grasse, pour y visiter les manufactures d'ingrédients de parfums, tout spécialement les huiles essentielles extraites de fleurs, par divers procédés ; avant de retourner à Clermont-Ferrand, toujours par chemin de fer.

Le contexte

Au moment de ce voyage, Édouard Daladier est président du conseil. L'économie française, tout affectée qu'elle est par la grande crise économique de 1929-1930⁴, connaît en 1933 un léger rebond⁵.

³ Les étapes en furent Saint-Étienne (Manufrance, Guichard-Perrachon, Les Houillères), Saint-Chamond (Forges et Aciéries de la Marine), Lyon et Villeurbanne (Givaudan, Lavirotte & C^{ie}, Descollonges Frères), Roches de Condrieu et La Mouche (Compagnie française des produits chimiques et matières colorantes), Saint-Fons (Ciba), Vénissieux (Maréchal), Gerland-La Mouche (Danto-Rogeat), L'Estaque (Kuhlmann, Penarroya), Marseille (Huileries Maurel, Savonnerie Court de Payen, Savonneries de l'Amande, du Bouton d'Or, Huileries Nouvelle, Antonin Roux et J.- B. Paul), Port de Bouc (Kuhlmann), Marseille (Raffineries de Soufre Réunies), Grasse enfin (Roure-Bertrand, Lautier et Chiris).

⁴ X-Crise, fondé en 1931, réunit d'anciens polytechniciens en un groupe de discussion de possibles remèdes à la crise. En 1933, justement, un vif débat y opposa Jacques Rueff (1896-1978), apôtre du libéralisme, à Jules Moch (1893-1985), tenant du dirigisme. Dard Olivier, "Voyage à l'intérieur d'X-Crise", *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 47/1, 132-146 (1995).

⁵ Sauvy Alfred, " *Histoire économique de la France entre les deux guerres. De l'armistice à la dévaluation de la Livre*, Fayard, Paris, 1965 (3 vols). Kemp Tom,

Le PIB augmente de 4,5 %. Le chômage s'abaisse à 14 %⁶. Le déficit public se creuse, la dette passe à 150 % du PIB⁷.

La France est alors une puissance coloniale. Cela fait sa force. C'est aussi pour l'industrie chimique, on le verra, son talon d'Achille. La même année 1931 que l'Exposition coloniale, Marc Bloch publie cette œuvre maîtresse, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*⁸. La France continue en effet d'être introvertie, tournée qu'elle est vers sa ruralité traditionnelle, plutôt que vers l'innovation technique et la modernisation⁹. Sa classe politique est déconsidérée par de sombres affaires politiques et criminelles, comme l'Affaire Stavisky, ou l'assassinat, qui en découla, du Conseiller Albert Prince¹⁰.

"The French Economy Under the Franc Poincaré", *The Economic History Review*, **24**/1, 82-99 (1971). Saint-Étienne Christian, "L'offre et la demande de monnaie dans la France de l'entre-deux-guerres (1920-1939)", *Revue économique*, **34**/2, 344-367 (1983).

⁶ Salais Robert. "La formation du chômage dans les années trente", *Économie et statistique*, **155**, 15-28 (1983). Marpsat Maryse. "Chômage et profession dans les années trente", *Économie et statistique*, **170**, 53-69 (1984). Erbs Laurent, "Le difficile accès aux secours pour les chômeurs des années trente", *Confrontations*, **1**/1 (2010).

⁷ Hautcoeur Pierre-Cyrille, et Sicsic Pierre, "Threat of a Capital Levy, Expected Devaluation and Interest Rates in France During the Interwar Period", *European Review of Economic History*, **3**/1, 25-56 (1999).

⁸ Bloch Marc, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Armand Colin, Paris, 1931.

⁹ Clarke Jackie, *France in the Age of Organization : Factory, Home and Nation from the 1920s to Vichy*, Berghahn Books, New York, 2011.

¹⁰ Bonnefous Georges, et Bonnefous Édouard, *Histoire politique de la Troisième République. La République en danger : des Ligues au Front Populaire (1930-1936)*, Presses universitaires de France, Paris, 1962. Wiser William, *The Twilight Years : Paris in the 1930s*, Basic Books, New York, 2001. Jankowski Paul, *Stavisky : A Confidence Man in the Republic of Virtue*, Cornell University Press, Ithica, 2002. Tamagne Florence, « Le "Crime du Palace" : homosexualité, médias et politique dans la France des années 1930 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, **53**/4, 128-149 (2006).

En Allemagne, Hitler et les nazis sont parvenus au pouvoir depuis le début de l'année 1933. Leur antisémitisme « rabique », leur racisme, séduisent l'extrême-droite en France, où l'idée de race se cherche des garants scientifiques¹¹. Le contexte international de l'époque portait au culte de la vitesse, qu'exprimaient vigoureusement les Futuristes italiens, politiquement ralliés à la cause fasciste de Mussolini¹².

Des physiciens français sont aux premiers rangs mondiaux. Irène Curie et Frédéric Joliot synthétisent de nouveaux éléments radioactifs, ce qui leur vaudra de partager un Prix Nobel en 1935.

Du fait de l'orientation des recherches de leur guide Léonce Bert, organicien et spécialiste des parfums, le voyage d'étude des chimistes clermontois eut une tonalité parfumée. Citons quelques-uns des parfums-vedettes d'alors : « Aubade », chez Piver, dont Georges Darzens, professeur de chimie à l'École polytechnique, dirigea le laboratoire. Guerlain lança cette même année 1933 « Vol de nuit » ; le roman du même titre, d'Antoine de Saint-Exupéry, est de 1931¹³. Lanvin propose une offre polyvalente, entre les classiques « Arpège »,

¹¹ Simard Marc, « Intellectuels, fascisme et anti-modernité dans la France des années Trente », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, **18**, 55-75 (1988). Zaretsky Robert D., « Neither Left, nor Right, nor Straight Ahead : Recent Books on Fascism in France », *The Journal of Modern History*, **73**/1, 118-132 (2001). Downs Laura Lee, « "Each and Every One of You Must Become a Chef" : Toward a Social Politics of Working-Class Childhood on the Extreme Right in 1930s France », *The Journal of Modern History*, **81**/1, 1-44 (2009). Winock Michel, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Éd. du Seuil, Paris, 2015 (coll. Points).

¹² Marinetti Filippo Tommaso, « The New Religion-Morality of Speed », in Rainey Lawrence S., Poggi Christine, Whitman Laura (eds.), *Futurism : An Anthology*, Yale University Press, New Haven, 2009, p. 224-229. Golsan Katherine, « Vous allez vous user les yeux » : Renoir's Framing of *La Bête Humaine* », *French Review*, **73**/1, 110-120 (1999).

¹³ Saint-Exupéry Antoine de, *Vol de nuit*, Gallimard, Paris, 1931.

« Rumeur », « Prétexte », « My Sin » et « Eau de Lanvin », qui enjambèrent les décennies¹⁴. « Moment suprême », de Patou, fut mis sur le marché en 1929. L'ironie de son nom est involontaire, puisque 1929 vit le début de la grande crise économique. Bref, la parfumerie est alors une réserve d'emplois pour les chimistes. Elle se partage, pour ses matières premières, entre les extraits naturels et les fragrances artificielles, des aldéhydes en particulier. En 1933, se parfumer restait un indicateur de classe sociale, seuls les riches sentaient bon !

Léonce Bert, issu lui-même d'un milieu modeste, passé par l'école de la Troisième République et bénéficiaire de l'ascension sociale qu'elle promettait¹⁵, se fit chimiste des parfums. Il publia des synthèses de nouveaux aldéhydes, destinés à la parfumerie. Il travaillait surtout pour la société Bourjois.

Début du périple

Le groupe des Clermontois quitta Clermont le 26 mars 1933, par le train, et arrivèrent dans la soirée à Saint-Étienne, où ils passèrent la nuit. Leur première visite, le lendemain matin, fut pour la célèbre Manufacture d'armes et de cycles¹⁶, alors florissante, dont les productions meublaient les campagnes françaises. Elles ciblaient aussi les manoirs, une aristocratie plus ou moins argentée, aux loisirs

¹⁴ Gaborit Jean-Yves, *Parfums : prestige et haute couture*, Vilo, Paris, 1985. Darène Nathalie, *Fabriquer le luxe : le travail des sous-traitants*, Mines Paris Tech, Paris, 2014.

¹⁵ Nizan Paul, *Antoine Bloyé*, Grasset, Paris, 1933.

¹⁶ Devun M., « L'industrie du cycle à Saint-Étienne », *Revue de géographie alpine*, 35/1, 5-61 (1947).

consacrés entre autres à la chasse et à la pêche. Les produits proposés avaient souvent de l'originalité, parfois une singularité cocasse. L'originalité de Manufrance – comparable alors en cela à Sears & Roebuck, aux États-Unis – était la vente par correspondance, via un catalogue illustré qui fit sa célébrité¹⁷. Ce grand magasin virtuel servit au désenclavement des campagnes françaises.

L'usine principale était un monument. Certes, il ne s'agissait pas d'industrie chimique, il s'agissait surtout d'ingénierie mécanique. Bert tenait à ce que ses élèves voient l'ordre et de la discipline régnant dans les ateliers. À leur poste de travail, chacun des ouvriers et ouvrières se comportait, non comme un rouage dans une machine, mais en un artisan responsable.

À Saint-Étienne, ils visitèrent, ce même après-midi, l'entreprise Guichard-Perrachon, plus proche de la chimie – cette société de distribution existe toujours, nous la connaissons sous son nom de marque, Casino. Elle fut une grande pionnière dès les premières décennies du vingtième siècle, ne se contentant pas de la distribution, fabriquant aussi nombre des produits qu'elle vendait en ses magasins. Si la marque Casino est à présent une multinationale prospère, elle le doit à ses fondateurs, des visionnaires¹⁸.

Ces deux sociétés, la Manufacture d'armes et de cycles et Guichard-Perrachon, illustraient l'une et l'autre une caractéristique du monde industriel français de l'entre-deux-guerres : des sociétés familiales, admirablement gérées mais dont la fermeture aux capitaux

¹⁷ Petitot Philippe, *Analyse sémiologique du catalogue Manufrance*, Université de Nice, Centre du XX^e siècle, Nice, 1976.

¹⁸ https://fr.wikipedia.org/wiki/Geoffroy_Guichard, mis en ligne le 2 octobre 2015, consulté le 3 novembre 2015.

extérieurs étaient une faiblesse, susceptible de les affaiblir à la longue¹⁹. Manufrance, telle que la première de ces sociétés fut ensuite connue, sera confrontée à l'inexorable déclin de la ruralité²⁰.

Puis ils visitèrent le 28 mars, les Houillères de Saint-Etienne, qui restaient un temple d'une industrie extractive des siècles antérieurs, gérée par des ingénieurs de l'École des mines de Saint-Étienne. C'était aussi et surtout le site de production de ce qui était alors, en 1933, pratiquement l'unique matière première de l'industrie chimique française – une excellente raison de les avoir mis au programme du voyage d'étude. L'accès au charbon était une ressource cruciale pour notre industrie chimique²¹, c'était aussi sa faiblesse. La grande crise économique de 1929-1930 avait démontré la vulnérabilité des Houillères, acculées à la liquidation²². L'entreprise était obérée par la lourdeur des impôts, par son enclavement aussi : les tarifs des transports ne lui permettaient pas de soutenir la concurrence des charbonnages, tant d'Allemagne que ceux du Nord et de l'Est de la France²³.

¹⁹ Chadeau Emmanuel, « The Large Family Firm in Twentieth-century France », *Business History*, **35**/4, 184-205 (1993). Joly Hervé, « Diriger une grande entreprise française au XX^e siècle : modes de gouvernance, trajectoires et recrutement », École des hautes études en sciences sociales (EHESS), 2008. Joly H., « Manufrance : une société anonyme trop fermée? » In Colloque *L'épopée Manufrance (1885-1985) : que reste-t-il de nos amours?*, Saint-Étienne, novembre 2011, <hal shs-00750964> (2012).

²⁰ Chanet Jean-François, « Terroirs et pays : mort et transfiguration? », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, **69**, 61-81 (2001).

²¹ Chardonnet Jean, « L'industrie chimique des sous-produits de la houille en France à la veille de la guerre », *Annales de géographie*, **54**/295, 180-191 (1945).

²² Perrin Maxime, « La liquidation des Houillères de Saint-Étienne », *Les Études rhodaniennes*, **6**/1, 88-91 (1930).

²³ Perrin, M., « La situation économique dans le Bassin de Saint-Étienne en 1929 », *Les Études rhodaniennes*, **6**/4, 456-458 (1930).

Saint-Chamond

De Saint-Étienne, le groupe gagna, toujours par le train, Saint-Chamond. S'y trouvait la Compagnie des Forges et Aciéries de la Marine, avec plus de 3 000 ouvriers²⁴. Outre leur proximité géographique, les deux villes industrielles de la Loire, Saint-Étienne et Saint-Chamond, avaient en commun leur apport lors de la Grande Guerre. La région lyonnaise, dans son ensemble, servit d'hinterland, de territoire protégé, pour d'indispensables fournitures militaires.

À Saint-Étienne, la Manufacture d'armes fabriqua des mitrailleuses, sur un modèle lancé en 1907, ainsi que des éléments de canons, des obus et des fusils. À Saint-Chamond, les Aciéries de la Marine fabriquèrent du matériel d'artillerie, dont le canon de cote de 240 mm. Des chars de combat furent aussi fabriqués à Saint-Chamond²⁵.

Un demi-siècle d'histoire métallurgique, ainsi que le colbertisme de l'aciérie de la Marine, y accueillirent les Clermontois²⁶. Le spectacle y fut grandiose. Et il se poursuivit tout au long des années 1930, la fabrique d'armements revigorée par la renaissance d'une menace allemande.

Ce qui leur dissimula, sans aucun doute, la relative faiblesse de

²⁴ Garraud Philippe, « Un siècle de transformations du périmètre de l'État dans les fabrications d'armements : une comparaison intersectorielle », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, **252/4**, 113-129 (2013).

²⁵ Voir « La Loire et la Grande Guerre dans les collections photographiques et cinématographiques de l'ECPAD (1915 - 1919) », Médiathèque de la Défense, <http://centenaire.org/sites/default/files/references-files/42-loire.pdf>, consulté le 3 novembre 2015.

²⁶ Bussière Éric, « La Compagnie des Ateliers et Forges de la Loire », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, **21**, 118-120 (1989).

la sidérurgie française en 1933. Elle se composait d'unités de taille moyenne ; l'indispensable regroupement en des centres gigantesques, pour tenir tête à la concurrence, tant allemande qu'américaine, tardait. Les sociétés avaient en effet à leur tête des hommes imbus, non seulement de leur pouvoir, mais aussi d'une tradition familiale²⁷. De plus, pour ne prendre que l'exemple de Saint-Chamond, si le coke, matière première, pouvait avoir dans les Houillères de Saint-Étienne une proche provenance, le minerai de fer devait être acheminé depuis la Lorraine – une servitude dont la Grande Guerre avait démontré combien elle était pesante.

Ce ne fut qu'un demi-siècle plus tard que ces contraintes achevèrent la sidérurgie de la vallée du Gier²⁸.

Fig.1. Saint-Chamond. Aciéries de la Marine.

²⁷ Jeanneney Jean-Noël, *François de Wendel en République : l'argent et le pouvoir, 1914-1940*, Seuil, Paris, 1976. Moine Jean-Marie, *Les Barons du fer*, Éditions Serpenoise, Woippy, 1989.

²⁸ Gay Georges, « La ville industrielle, de l'exception à la banalisation : la fin des grandes usines métallurgiques de l'Ondaine et de Saint-Chamond », *Les Études rhodaniennes*, 71/3, 197-207 (1996).

L'agglomération lyonnaise

Mardi soir, 28 mars, les Clermontois parvenaient à Lyon. Lorsqu'ils eurent occupé leurs chambres d'hôtel, à la fin du dîner, le professeur Bert leur fit vraisemblablement un exposé introductif sur l'industrie chimique de la région. La Grande Guerre l'avait renforcée, nombre de productions ayant migré du nord et de l'est du pays vers Lyon, devenue dès lors le cœur de l'industrie chimique française.

Ancien combattant lui-même, Léonce Bert leur exposa le rôle crucial des industries lyonnaises en 1914-1918. Durant la Grande Guerre, l'agglomération lyonnaise fut en effet au centre de l'effort de guerre²⁹, qu'il s'agisse de véhicules (Berliet) ou d'avions de combat (Caudron, Farman, Voisin, Gnome et Rhône), d'armements (mitrailleuses Hotchkiss, entreprise repliée depuis Paris), de munitions (la production prit son essor dès les premiers mois du conflit, atteignant 40 tonnes par jour en septembre 1914, allant jusqu'à 600 tonnes par jour à la fin de 1917), ou encore des armes chimiques (phosgène fabriqué par L'Air Liquide, ypérite fabriquée par la Société chimique des usines du Rhône à Saint-Fons)³⁰. La « vallée de la chimie », connue aussi sous le nom de « couloir rhodanien de la chimie », assumait les immenses commandes de l'armée : en 1917, près de 80% de la production française de composés chimiques à

²⁹ Lescel François, *Lyon et sa région dans la Grande Guerre*, Musée d'histoire militaire, Lyon, 2008 ; Berthet Florence, « 1914-1918. L'industrie lyonnaise au service de la Grande Guerre », in *Atlas de l'aventure industrielle de l'agglomération lyonnaise (XIX^e-XXI^e siècles)*, <http://www.urbalyon.org/AffichePDF/1933>, consulté le 13 mars 2016.

³⁰ « Le programme chimique français 1915-1918 », publication en ligne du Centre de défense biologique et chimique, Ministère de la Défense, <http://www.cdnbc.terre.defense.gouv.fr/spip.php?rubrique64>, consulté le 4 novembre 2015.

l'intention de l'armée provenait d'usines de la région Rhône-Alpes³¹.

Quels étaient, en 1933, les facteurs d'une poursuite de la prééminence lyonnaise dans l'industrie chimique française³² ? On en comptait une dizaine, à peu près. La tradition textile des soieries lyonnaises³³, qui se prolongea par la fabrication de soies artificielles (Rhodiacéta)³⁴. Celle, liée aux textiles, des colorants de synthèse – comme on sait, la société Renard y avait produit la fuchsine, découverte par François Verguin, au siècle précédent³⁵. Puis, excroissance des colorants, en un chassé-croisé justement célèbre, la fabrication de médicaments³⁶ dont, bien entendu, l'aspirine³⁷. Durant la Grande Guerre, ce fut le repli, en partie sur Lyon, de fabrications chimiques implantées auparavant dans le nord et l'est, envahis, de l'Hexagone. L'ouverture de Lyon sur l'outre-mer, sur l'Empire

³¹ « La chimie de guerre dans la région », publication du Musée d'histoire militaire de Lyon et de la région Rhône-Alpes, mise en ligne le 2 avril 2011, consultée le 4 novembre 2015, <http://www.museemilitairelyon.com/spip.php?article101>.

³² Blanchard Raoul, « La grande industrie chimique dans la France du Sud-Est », *Revue de géographie alpine*, **16/3**, 561-624 (1928). Laferrère Michel, « Les industries chimiques de la région lyonnaise », *Les Études rhodaniennes*, **27/3**, 219-256 (1952). Langlinay Erik, « L'usine chimique de la deuxième Révolution industrielle », in *L'industrie chimique en question*, Lamard Pierre, Stoskopf Nicolas (dir.), Éditions Picard, Paris, 2010, p. 183-194.

³³ Passmore Kevin, « Business, Corporatism and the Crisis of the French Third Republic. The Example of the Silk Industry in Lyon, 1928-1935 », *The Historical Journal*, **38/4**, 959-987 (1995).

³⁴ Bernard Aymé, « Soie naturelle et rayonne », *Les Études rhodaniennes*, **11/1**, 98 (1935).

³⁵ Travis Anthony S, Hornix Willem J., et Bud Robert, « From Process to Plant : Innovation in the Early Artificial Dye Industry », *The British Journal for the History of Science*, **25/1**, 65-90 (1992). Chastrette Maurice, « La découverte de la fuchsine », *L'Actualité chimique*, **333**, 48-53 (août-septembre 2009).

³⁶ Pacaut Marcel, « L'industrie des produits pharmaceutiques à Lyon », *Les Études rhodaniennes*, **21/1-2**, 55-66 (1946).

³⁷ Frogerais André, « L'aspirine en France : un affrontement franco-allemand », *Revue d'histoire de la pharmacie*, **62/381**, 7-16 (2014).

colonial en particulier, qu'on aurait trop tendance à imputer à la seule Marseille³⁸. Le lien que fournissait le Rhône, non seulement avec cette dernière, avec Genève et la Suisse aussi³⁹. Et, sur ce point de la proximité géographique, l'électrochimie alpine, tout près⁴⁰. Sans omettre la mentalité entrepreneuriale du patronat⁴¹.

Si le professeur Bert tenait à ce que ses étudiants voient les industries lyonnaises, un facteur personnel s'y ajoutait. Léonce Bert avait suivi une classe préparatoire scientifique dans un lycée lyonnais. Une fois agrégé de sciences physiques et nommé au lycée Blaise Pascal de Clermont-Ferrand, il y avait préparé une thèse de doctorat⁴² sous la direction du plus célèbre chimiste lyonnais de l'époque, Victor Grignard, qui ensuite présida son jury de thèse⁴³. En arrivant à Lyon, suivi de ses propres élèves, Léonce Bert était donc plus qu'un peu chez lui.

Le mercredi 29 mars au matin, ils visitèrent les usines Givaudan, Lavirotte et C^{ie}, à Lyon-Vaise, une banlieue située sur l'autre rive de la Saône, à environ cinq kilomètres de la place Bellecour, le centre

³⁸ Bancel Nicolas, Bencharif Léla, et Blanchard Pascal (dir.), *Lyon, capitale des outre-mers : immigration des Suds & culture coloniale en Rhône-Alpes & Auvergne*, éd. La Découverte, Paris, 2007.

³⁹ Desaunais A., « Le progrès de la navigation du Rhône et de la Saône entre 1927 et 1930 », *Les Études rhodaniennes*, 7/4, 431-439 (1931).

⁴⁰ Crugnola Bernard, « Les industries chimiques de Maurienne. Prémont-La Chambre-Epierre, 1890-1980 », thèse de doctorat CNAM, 1993. Devos Roger, et Broise Pierre, *Histoire d'Ugine*, Académie salésienne, Annecy, 1975.

⁴¹ Angleraud Bernadette, et Pellissier Catherine, *Les Dynasties Lyonnaises : Des Morin-Pons aux Mérieux, du XIX^e siècle à nos jours*, Perrin, Paris, 2003.

⁴² Bert Léonce, « Édification de la série para-cyménique à partir de l'alcool isopropylique », thèse de doctorat ès sciences, 15 juillet 1925, Gauthier-Villars, Paris, 1925.

⁴³ Grignard Roger, *Centenaire de la naissance de Victor Grignard : 1871-1971*, R. Grignard, Lyon, 1972.

conventionnel et symbolique de Lyon. Ils y furent reçus par les frères Givaudan, Léon (1875-1936), ingénieur-chimiste comme eux, élève d'abord à Lyon de Philippe Barbier et Louis Bouveault, puis passé par le Polytechnicum de Zurich, âgé alors de 58 ans⁴⁴ ; et son aîné, Xavier (1867-1966), qui avait 66 ans et qui, après des études de médecine et de pharmacie à Lyon, avait aussi fondé à Genève une usine productrice d'ingrédients d'arômes et de parfums. Juste avant la guerre, Louis avait commercialisé avec un gros succès le lance-parfum Geyser, un indispensable outil du Carnaval de Rio⁴⁵. Le site de Lyon-Vaise était affecté à la fabrication de produits pharmaceutiques.

L'après-midi, ils allèrent à Villeurbanne. Cette ville, satellite de Lyon, depuis 1932, était un énorme chantier. S'y construisait tout un quartier de gratte-ciel, terminé en 1934, pour ce qui est de la tour principale⁴⁶. Ils y visitèrent l'usine Descollonges Frères. Louis Descollonges (1878-1962)⁴⁷, natif de Lyon, était un ancien élève de l'École polytechnique (promotion 1899). En 1904, il fonda, avec son frère Luc (?-1960)⁴⁸, une fabrique d'ingrédients pour la parfumerie. Leur idée était d'exploiter les organomagnésiens de Grignard, engagé comme consultant. Leur premier succès, dès 1906, fut la préparation

⁴⁴ Anonyme, « Léon Givaudan, notice nécrologique », *Revue de chimie industrielle*, mai 1936, p.152.

⁴⁵ Raynal Cécile, et Lefebvre Thierry, « Le lance-parfum. Un matériel médical devenu accessoire de carnaval », *Revue d'histoire de la pharmacie*, **56**/357, 63-79 (2008).

⁴⁶ Bourgin Joëlle et Delfante Charles, *Villeurbanne : une histoire de gratte-ciel*, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, Lyon, 1993.

⁴⁷ Anonyme, « Louis Descollonges (notice nécrologique) », *Parfumerie, Cosmétique, Savons*, 374-375 (1962).

⁴⁸ Anonyme, « Luc Descollonges (notice nécrologique) », *Parfumerie, Cosmétiques, Savons*, 163 (1960).

du phényléthanol. Durant la Grande Guerre, Louis Descollonges œuvra à la préparation d'armes chimiques, dont l'ypérite.

Revenus à leurs activités civiles, les frères Descollonges connurent à nouveau un succès commercial en 1922, avec la fabrication de l' α -amyl-cinnamaldéhyde, commercialisé sous l'appellation Flosal, pour son odeur florale. Ils fabriquèrent ensuite l'hydroxycitronellal, autre ingrédient de synthèse à odeur florale, et l' α -ionone, à parfum de violette⁴⁹. Les réalisations de Léonce Bert, à Clermont-Ferrand, en étaient très proches. Bert connaissait les Descollonges, bien avant la visite de 1933. Lui aussi synthétisait des aldéhydes pour la parfumerie.

Le rôle majeur de cette famille de composés organiques dans les parfums datait de l'insertion du 2-méthylundécanal⁵⁰ dans le célèbre N° 5 de Chanel, conçu par Ernest Beaux (1881-1961) en 1921⁵¹. Dès lors, nombre d'organiciens français – citons seulement Georges Darzens (1867-1954), Georges Dupont (1884-1958), Albert Kirrmann (1900-1974) et Léonce Bert – synthétisèrent des aldéhydes inédits, pour en faire profiter la conception et la fabrication de nouveaux parfums.

Le jeudi 30 mars, le groupe partit pour Saint-Clair-du-Rhône/Roches de Condrieu, au sud de Lyon. Ils y visitèrent la Compagnie de produits chimiques et matières colorantes, qui y fut

⁴⁹ Emsley John, *Guide des produits chimiques à l'usage du particulier*, Odile Jacob, Paris, 1996.

⁵⁰ Buckingham John et McDonald Fiona (eds.), *Dictionary of Organic Compounds*, Chapman and Hall, Londres, 6^e édition, 1995, composé M-0-04912.

⁵¹ Kraft Philip, Ledard Christine et Goutell Philip, « From *Rallet No.1* to *Chanel No.5* via *Mademoiselle Chanel No.1* », *Perfumer and Flavorist*, 36-48 (octobre 2007).

fondée en 1916, par entre autres Georges Darzens, professeur de chimie à l'École polytechnique⁵². En 1933, Raymond Berr (1888-1944), polytechnicien lui aussi, la dirigeait. Durant l'Occupation, ce grand industriel français sera arrêté comme juif, puis transféré à Drancy avant d'être assassiné, avec les siens, à Auschwitz⁵³.

Les Clermontois rentrèrent à Lyon et y visitèrent l'après-midi à Lyon-Gerland une autre usine de la Compagnie française de matières colorantes, la Société chimique de Gerland. Succédant en 1912 à une distillerie de goudron fondée en 1859, elle fournit aux usines lyonnaises de chimie organique, dont sa parente à Saint-Clair-du-Rhône, des molécules aromatiques, benzène, toluène et xylène⁵⁴.

Le lendemain matin, ils étaient à Saint-Fons⁵⁵, à l'orée de ce qui depuis la guerre se nommait couramment « couloir rhodanien de la chimie », puis « vallée de la chimie ». À la suite de la visite à Saint-Clair-du-Rhône, le professeur Bert, à titre de comparaison, y fit visiter à ses étudiants une autre usine de production de colorants, celle de la société suisse de Bâle, Ciba. Ils furent admiratifs de l'ordre et de la méticuleuse propreté, tant des laboratoires que des unités de production.

⁵² Laszlo Pierre, « Georges Darzens (1867–1954) : Inventor and Iconoclast », *Bulletin for the History of Chemistry*, **15**, 59 (1994).

⁵³ Roux Eugène, *Raymond Berr* (notice nécrologique), Draeger Frères, Montrouge, 1946. Voir aussi Berr Hélène, *Journal 1942-1944*, Tallandier, Paris, 2007.

⁵⁴ Laferrère Michel, *Lyon, ville industrielle : essai d'une géographie urbaine des techniques et des entreprises*, Presses universitaires de France, Paris, 1960, p. 446, 467, 488.

⁵⁵ Laferrère M., « Esquisse d'une géographie des industries chimiques dans la région lyonnaise », *Revue de géographie de Lyon*, **27/3**, 303-308 (1952). Id., "La concentration industrielle lyonnaise. 1. Saint-Fons", *Revue de géographie de Lyon*, **36/2**, 179-187 (1961).

L'après-midi, ils étaient à Vénissieux, toujours dans l'agglomération lyonnaise. Ils y visitèrent les Usines Maréchal. De sa création jusqu'à la fin de la première guerre mondiale, l'entreprise Maréchal fut la plus importante société de Vénissieux, devenue la capitale française de la toile cirée. À sa tête, Henri Maréchal (1875-1929) était un patron inventif, ambitieux et entreprenant⁵⁶. L'usine visitée par les Clermontois, jusqu'en 1926 fabriquait uniquement de la toile cirée⁵⁷. Ce matériau, ubiquitaire dans les cuisines françaises de l'époque, socialement marqué (classes paysanne, populaire et moyenne ⁵⁸), se tailla une part de marché importante jusqu'à l'après Seconde guerre mondiale, lorsque d'autres matériaux, comme le Formica, le remplaceront.

Les Clermontois visitèrent la "vallée de la chimie" au début de son essor. Née de la guerre, elle devint une réalité géographique durable ainsi qu'une menace lancinante pour les populations, adossées au risque chimique⁵⁹.

Ils virent avec intérêt la constitution d'un axe rhodanien franco-suisse, tant par la bipartition de Givaudan entre Lyon et Genève, que par la présence de la firme helvète Ciba dans la vallée de la chimie.

⁵⁶ À partir de 1923, il construit une annexe pour la filature et le tissage du coton, à Saint-Priest. Il établit à Solaize un autre établissement pour la fabrication de nitrocellulose. Avec son frère Maurice, ils ouvrirent des dépôts à Turin, Londres, Vienne, Le Caire, Casablanca... La société exporta ses toiles cirées, ses toiles cuir et ses vernis dans toute l'Europe. Elle construisit une filiale à Gava, près de Barcelone.

⁵⁷ Videlier Philippe, « De la toile cirée au PVC. Une industrie de la banlieue lyonnaise : les Établissements Maréchal à Vénissieux », *Le Monde alpin et rhodanien*, 3-4, 193-207 (1987).

⁵⁸ Siwek-Pouydesseau Jeanne, « L'alliance des classes populaires et moyennes dans le secteur public en France entre les deux guerres », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 17/1, 42-46 (1989).

⁵⁹ Feyzin, *Mémoires d'une catastrophe*, Éditions Lieux-Dits, Lyon, 2005.

Cette symbiose s'étiolera plus tard, du fait surtout de l'hégémonie de Bâle dans l'industrie chimique suisse – bien que Givaudan à Genève, puis ailleurs en Suisse (Dübendorf), prendra la tête de la production d'ingrédients synthétiques pour la parfumerie.

Témoigner du rôle de la science fondamentale dans l'innovation technique et l'économie présentait aussi un autre intérêt du voyage de 1933. Les réactifs de Grignard, une réalisation universitaire, avaient un impact industriel important (Descollonges).

Les Clermontois furent frappés des liens des industries chimiques lyonnaises avec les pays d'outremer, par l'exportation de produits comme les toiles cirées Maréchal, par l'importation de travailleurs, maghrébins en particulier, dans des banlieues comme Vénissieux ou Saint-Fons⁶⁰.

Ils furent impressionnés par la qualité humaine, le dynamisme aussi de grands patrons qu'ils rencontrèrent ou dont on leur parla : Raymond Berr, Léon Givaudan, Henri Maréchal. Des hommes essentiels à leur entreprise, mais que leur propre vitalité menaça et même tua. Le culte de la vitesse, susmentionné, fauchera prématurément ces deux derniers, Givaudan dans un accident de ski, Maréchal au volant de sa voiture de course.

Le commentateur d'aujourd'hui note aussi une lacune criante : en 1933, dans les usines françaises, il ne fut nulle part question de génie chimique, tel qu'il apparut et fut enseigné aux États-Unis dès les années 1920. Le grand retard de la France à l'enseigner (Nancy et

⁶⁰ « L'Algérie à Lyon et la mémoire centenaire », voir le site de l'exposition de cet intitulé, ouverte en mai 2003, commissaire Philippe Videlier, à la Bibliothèque municipale de La Part-Dieu, <http://www.bmlyon.fr/expo/virtuelles/algerie/1914.htm>, consulté le 4 novembre 2015.

Toulouse dans les années 1950) et à le pratiquer, sera longtemps une tare pour notre industrie chimique⁶¹.

Marseille : Port de Bouc-L'Estaque

Toujours par le train, le groupe quitta Lyon le lendemain pour Marseille. Le samedi 1^{er} avril fut consacré à la découverte touristique de la ville : ils virent les quais du port⁶², le Prado, prirent un tram le long de la Corniche et montèrent admirer la vue depuis Notre-Dame de la Garde. Certains prirent le temps de faire la classique excursion en bateau vers le château d'If.

Leur première halte, dès le lundi 3 avril, fut la zone industrielle de L'Estaque / Port de Bouc⁶³. Bert y avait organisé la visite du gros centre industriel de Kuhlmann à L'Estaque. Édouard Agache (1841-1923), gendre de Charles Frédéric Kuhlmann (1803-1881), était un industriel du nord de la France. Ses usines, proches de Lille et de la frontière belge, furent saisies par les Allemands lors de la Grande Guerre. Son fils, Donat Agache (1882-1929), à son tour PDG des Établissements Kuhlmann, acquit, auprès des Rothschild, à la fois des usines et des terrains à L'Estaque, l'un des nombreux sites où il fut

⁶¹ Michel Grossetti, Detrez Claude, « Science d'ingénieurs et sciences pour l'ingénieur : l'exemple du génie chimique », 1999, disponible sur <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00476385>
(<http://www.rechercheisidore.fr/search/ressource/?uri=10670/1.59yjmfm>)

⁶² Georgelin Jean, « Marseille, ville portuaire : d'hier à aujourd'hui », *Méditerranée*, 73/2-3, 97-101 (1991).

⁶³ François Louis, « Les annexes du port de Marseille, Port-de-Bouc-Caronte », *Les Études rhodaniennes*, 5/2-4, 245-272 (1929). Id., « Les ports annexes de Marseille en 1932 », *Les Études rhodaniennes*, 9/3-4, 256-261 (1933). Guiral Pierre, « Gaston Rambert, Marseille. La formation d'une grande cité moderne. Étude de géographie urbaine », *Les Études rhodaniennes*, 11/3, 386-391 (1935).

obligé de se relocaliser à partir de 1916. Il y installa une production d'acide sulfurique à partir de pyrites.

Le minerai arrivait d'Espagne par bateaux, dans un port aménagé pour la circonstance à côté de l'usine d'acide sulfurique. Elle faisait appel au procédé Hargreaves : des briques de sel marin étaient traitées par l'anhydride sulfureux, en présence d'air. Édouard-Frédéric Kuhlmann (1855-1939), PDG en 1933, avait hérité de son beau-père Agache de ces installations industrielles qui commençaient à périlcliter. Raymond Berr, déjà cité à propos de Saint-Clair-du Rhône, dirigeait les Établissements Kuhlmann – il y accomplit l'entièreté de sa carrière – qui avaient absorbé en 1924 la Compagnie française des matières colorantes⁶⁴.

Le lundi après-midi, ils visitèrent, à proximité, les usines de la société de Peñarroya, où se fabriquaient des dérivés du plomb. Le plomb, depuis 1914, était un métal stratégique pour l'armée française, car utilisé pour la fabrication du fil à balles. Avant la première guerre mondiale, Peñarroya était devenue « la reine du plomb et de l'argent »⁶⁵. Elle avait un actionnariat de qualité, avec une direction extrêmement dynamique ayant réfléchi à la mine, associé au beau monde aristocratique en Espagne, en l'occurrence, la famille Figueroa, propriétaire de cette usine de L'Estaque, fondée en 1840 par le marquis Luis Figueroa, ancien officier de la grande armée

⁶⁴ Léger Jean-Étienne, *Une grande entreprise dans la chimie française : Kuhlmann, 1825-1982*. Nouvelles Éditions Debrasse, Paris, 1988.

⁶⁵ Troly Gilbert, « La société minière et métallurgique de Peñarroya », *Annales des Mines - Réalités Industrielles*, **3**, 27-34 (août 2008).

napoléonienne⁶⁶. L'Estaque fut la première implantation française de Peñarroya.

Pyrites importées d'Espagne, minerai de plomb importé d'Espagne ! Cette dernière était largement sous-développée, exportant ses ressources minières, tout comme à l'époque (1727) où avec une térébrante lucidité Montesquieu exposa ce paradoxe, toute richesse minière est, pour une nation, source d'appauvrissement⁶⁷. Bref, tant Kuhlmann que Peñarroya à l'Estaque étaient en 1933 des reliques de la grande chimie industrielle française du XIX^e siècle. Ces usines témoignaient d'une vocation générale de la région marseillaise, tournée vers les colonies et l'Espagne, importatrice comme nous le verrons encore ci-après de denrées coloniales, auxquelles l'industrie chimique donnait peu de valeur ajoutée, leur imprimant seulement des transformations rudimentaires.

Du point de vue, écocritique désormais, du XXI^e siècle, on peut déplorer que le village de L'Estaque où les peintres (Cézanne, Braque, Renoir, Marquet, Derain, Friesz, Dufy) furent révolutionnaires⁶⁸, fut ensuite investi par un monde industriel, à la fois réactionnaire et dévastateur de l'environnement⁶⁹.

De retour à Marseille, ils visitèrent, l'après-midi du mardi 4 avril,

⁶⁶ López-Morell Miguel A., « Peñarroya: Un modelo expansivo de corporación minero-industrial, 1881-1936 », *Revista de Historia Industrial*, **23**, 95-136 (2003).

⁶⁷ Montesquieu Charles-Louis de, *Considérations sur les richesses de l'Espagne* précédées de la genèse de *L'Esprit des Lois* / Par Charles Vellay, Éditions Jacques Bernard, "La Centaine", Paris, 1929.

⁶⁸ *L'Estaque : Naissance du paysage moderne, 1870-1910*. Exposition tenue du 25 juin au 25 septembre 1994, Musée Cantini, Marseille. Catalogue publié par la Réunion des musées nationaux : Diffusion, Seuil, Paris, 1994.

⁶⁹ Gallimard Renaud, « Réhabilitation des friches industrielles et zones d'activités à Marseille », *Rives méditerranéennes*, **4**, 2000, consulté en ligne le 4 novembre 2015.

dans le quartier de la Capelette, auparavant lieu marécageux insalubre où de nombreuses industries s'installèrent au cours du XIX^e siècle, les Raffineries de soufre réunies. Le soufre en poudre avait pour principale application le traitement – trouvé dès 1856 par Henri Marès (1820-1901) – des vignes provençales pour les préserver de l'oïdium, un champignon parasite qui laisse au raisin un goût de moisi⁷⁰. Venue d'Amérique, une épidémie dévasta la viticulture française, dans les régions méridionales tout particulièrement, dans les années 1850, avec une chute de la production d'un facteur quatre entre 1850 et 1854⁷¹.

L'usine qu'ils virent, datant du début du siècle, raffinait du soufre importé principalement du Texas (Freeport Sulfur Company), où il était extrait par le procédé (1894) d'Herman Frasch (1852-1914). La production en était plusieurs dizaines de milliers de tonnes annuelles⁷². Cette fabrication témoignait, tant des liens de la ville de Marseille avec son arrière-pays provençal, que de ceux du port de Marseille avec des contrées lointaines.

Marseille : huileries et savonneries

Les savonneries étaient adossées aux huileries, qui fournissaient leur matière première : le savon de Marseille résultait de la saponification d'une huile végétale par la soude. Cette transformation

⁷⁰ Yossifovitch Mladen, *Contribution à l'étude de l'oïdium de la vigne et de son traitement*, Imp. Vve. Bonnet, Toulouse, 1923.

⁷¹ Dion Roger, *Histoire de la vigne et du vin en France*, des origines au XIX^e siècle, CNRS Éditions, Paris, 2010.

⁷² Escudier Jean-Louis, « Entre marché et régulation étatique : l'industrie du soufre (1850-1940) », in *L'industrie chimique en question*, op. cit. note 32, p. 161-180. Daumalin Xavier, « Désindustrialisation et ré-industrialisation à Marseille fin XIX^e-début XX^e siècle », *Rives méditerranéennes*, 46/3, 47-62 (2014).

se faisait à chaud (100-120°C) dans des chaudrons en briques, de 15 tonnes typiquement. Le combustible était du charbon, importé d'Angleterre. À cette première opération, l'empâtage, succédaient plusieurs étapes de séparation, purification et lavage, avant la mise en forme⁷³.

En 1933, les savonneries marseillaises, tout comme les huileries, connaissaient un début de déclin⁷⁴. Depuis le début du siècle, les lessives industrielles leur faisaient concurrence. Il s'agissait, en premier lieu, de la marque Persil, lancée par l'Allemand Henkel (1907) et reprise (1919) par les Anglais Lever Brothers (devenus ensuite Unilever)⁷⁵. La concurrence leur venait encore d'autres savons, comme la marque Cadum (1912), copiant un modèle américain, et ancrant sa popularité par la publicité⁷⁶.

L'oléiculture provençale, pourtant pluriséculaire, périlait en 1933⁷⁷. La grande crise économique était l'un des facteurs. Un autre était la concurrence des arachides, venues des colonies africaines (Soudan et Sénégal), par Marseille précisément. *Arachis hypogaea* est une plante d'origine brésilienne implantée en Afrique au XIX^e siècle

⁷³ Boulanger Patrick, *Le Savon de Marseille*, Barbentane, Édition de l'Équinoxe, Saint-Rémy-de-Provence, 1999 (coll. Carrés de Provence).

⁷⁴ Courdurié Marcel, et Miège Jean-Louis, *Marseille colonial face à la crise de 1929*, Chambre de commerce et d'industrie de Marseille-Provence, Marseille, 1991.

⁷⁵ Voir

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Persil_%28d%C3%A9tergent%29#Notes_et_r%C3.A9f.C3.A9rences](https://fr.wikipedia.org/wiki/Persil_%28d%C3%A9tergent%29#Notes_et_r%C3%A9f.C3.A9rences), mise en ligne le 11 avril 2015, consultée le 4 novembre 2015.

⁷⁶ Raynal Cécile et Lefebvre Thierry, « Iconographie de Cadum », *Revue d'histoire de la pharmacie*, **91**/338, 312-313 (2013).

⁷⁷ Galula Roger, « Le commerce des huiles d'olive sur la place de Marseille », *L'huile d'olive en Méditerranée. Histoire, Anthropologie, économie de l'antiquité à nos jours*, Institut de recherches méditerranéennes, Université de Provence, Aix-en-Provence, 1985, p. 125-132.

pour y être cultivée⁷⁸. C'était une culture dévastatrice de l'environnement, que ses possesseurs se contentaient de déplacer d'un territoire à un autre après quelques récoltes, qui ruinaient les sols⁷⁹.

Le groupe des Clermontois visita l'Huilerie Nouvelle, 10 rue Flégier ; l'Huilerie Maurel & Prom, avenue d'Arenc ; l'Huilerie Antoine de Roux, boulevard de la Jamaïque, à Saint-Louis-du-Rhône⁸⁰ ; la Savonnerie Court de Payen aux Aygalades ; l'Huilerie et Savonnerie « L'Amande » à la Capelette, rue du Parc à fourrages. Ce faisant, ils visitaient le territoire des grandes familles marseillaises : des industriels, qui étaient aussi des armateurs et des négociants, se retrouvant chaque jour à la Bourse des valeurs et des matières premières. Ils se mariaient entre eux et ils ajoutaient des responsabilités politiques à leur tutelle économique. Ainsi des " Trois R ", les Rastoin (Huilerie Nouvelle), les Régis (Huilerie de l'Étoile) et les Rocca (firme Rocca Tassy) ; auxquels il convient d'ajouter Antoine de Roux (huilerie du même nom)⁸¹.

Léonce Bert était-il passéiste ? Pourquoi inscrivit-il au programme autant de visites d'huileries et de savonneries ? Dans une perspective plus moderniste, il aurait pu miser sur les importations

⁷⁸ Maiti Ratikanta, et Wesche-Ebeling Pedro, *The Peanut (Arachis Hypogaea) Crop*, Science Publishers, Enfield, NH, 2002.

⁷⁹ Waibel Leo, « The Political Significance of Tropical Vegetable Fats for the Industrial Countries of Europe », *Annals of the Association of American Geographers*, **33/22**, 118-128 (1943).

⁸⁰ François L., « Port Saint-Louis-du-Rhône », *Les Études rhodaniennes*, **7/3**, 221-240 (1931).

⁸¹ Muizon François de, *L'industrie huilière marseillaise, 1825-1971 : le pouvoir des huiliers*, Chambre de commerce et d'industrie de Marseille, Marseille, 1981. Zalio Pierre-Paul, *Grandes familles de Marseille au XX^e siècle : enquête sur l'identité économique d'un territoire portuaire*, Belin, Paris, 1999. Zalio, Pierre-Paul, « D'impossibles notables ? Les grandes familles de Marseille face à la politique (1860-1970) », *Politix*, **17/65**, 93-118 (2004).

pétrolières, alors à leur début dans la région marseillaise.

Mais cet homme avait la fibre historique, celle d'un traditionnaliste cultivé. Autodidacte, issu d'un milieu humble, avec un père colporteur queyrassin puis aubergiste, il aimait à citer les grands auteurs. Était-il politiquement conservateur ? Cela est probable. À Clermont, où il fonda un Institut du caoutchouc à l'université, il fréquentait les grandes familles, les Michelin, Bergougnan, Torrilhon.

Le caoutchouc, tout comme les oléagineux à Marseille⁸², provenait de pays tropicaux. Léonce Bert connaissait donc de première main la part importante des colonies dans l'économie française de son temps⁸³. Cela, couplé à la propagande nationaliste dès l'école primaire, avait fait de lui un impérialiste convaincu.

Grasse

Le jeudi 6 avril, très tôt, le groupe des Clermontois quittait Marseille par le train. Ils parvenaient à Grasse en milieu de matinée. Dans la « capitale mondiale du parfum », le chimiste des parfums qu'était le professeur Bert tenait à faire voir à ses étudiants la spécialité de cette ville, l'extraction des fragrances florales⁸⁴.

⁸² Pierrein Louis, *Industries traditionnelles du port de Marseille : le cycle des sucres et des oléagineux, 1870-1958*, Institut historique de Provence, Marseille, 1975.

⁸³ Hoffherr René, « L'évolution du problème des matières premières et les aspirations coloniales étrangères », *Politique étrangère*, 2/5, 441-455 (1937). Fieldhouse David K., « The Economics of French Empire », *The Journal of African History*, 27/1, 169-172 (1986).

⁸⁴ Beniamino Olivier, « Grasse, centre mondial des matières premières aromatiques », *Revue de géographie alpine*, 45/4, 763-774 (1957). Benalloul Gabriel, « Techniques de parfumerie à Grasse présentation historique », *Recherches régionales*, 196, 5 (2010). Zellal Coline, *À l'ombre des usines en fleurs : genre et travail dans la parfumerie grasse, 1900-1950*, Presses universitaires de Provence, Aix-en-Provence, 2013.

L'olfaction, des cinq sens est le plus archaïque, peut-être. En tout cas, il est manichéen : une odeur est ou bien bonne, ou bien mauvaise (une odeur dite " suspecte " tend à être rangée dans la seconde catégorie). Les fleurs s'attirent les insectes et oiseaux se chargeant de leur pollinisation : non seulement par leurs colorations, mais aussi par leurs fragrances. Notre odorat leur est, lui aussi, sensible. Que dis-je, il en fait ses délices. À tel point qu'on dénomme « nez » un compositeur de parfums.

Pour revenir à Grasse, ses très anciennes cultures florales entérinent l'imagerie du Paradis terrestre comme une prairie piquetée de petites fleurs printanières, aux suaves senteurs, investies de papillons et sous le chant des oiseaux. Notre langue fait d'ailleurs voisiner à l'oreille les deux verbes *flairer* et *fleurer* (dans une expression comme "cela fleure bon"). Nous le verrons, l'*enfleurage* était l'une des deux techniques traditionnelles – l'autre étant la distillation – des manufactures de Grasse.

Les parfumeurs avaient investi la petite ville provençale dès le XVIII^e siècle. Ce fut dans les années 1870 seulement que Louis-Maximin Roure (1833-1898) y introduisit l'extraction systématique des parfums naturels des fleurs par des solvants volatils, comme l'éther ou l'éthanol, l'éther de pétrole et le benzène. La distillation, éliminant le solvant, fournissait l'huile essentielle, ou *concrète*⁸⁵.

Leur spécialité en extraction d'arômes de plantes était telle qu'en 1933, les industriels de Grasse importaient leur matière première, les fleurs, non seulement de cultures locales, lavande

⁸⁵ Di Meo Guy, « L'industrie française de la parfumerie », *Annales de Géographie*, 82/452, 454-476 (1973).

provençale et son substitut bon marché, le lavandin, jasmin, roses⁸⁶, mais aussi du monde entier (Sicile, Maghreb, Asie) : bergamote, citronnelle, fleurs d'oranger, iris, mousse de chêne, iris, mimosa, narcisses, santal, tubéreuses, vanille, violette, ylang-ylang de l'Océan Indien⁸⁷... L'industrie chimique de Grasse ressemblait en cela aux huileries et savonneries de Marseille : la matière première était importée, puis soumise à une activité de première transformation, exigeant certes un savoir-faire, mais pas une chimie multi-stades. Nous verrons en quoi elles différaient.

Le groupe des Clermontois visita, le matin du 6 avril, les installations de la société Roure-Bertrand. L'une des plus anciennes firmes de parfums installées à Grasse depuis le XVIII^e siècle, à ses débuts pour parfumer les gants et dissimuler leur odeur de tannerie ; au début du XIX^e siècle elle fournissait, à une entreprise allemande de Cologne, un composant essentiel à l'eau du même nom. Il s'agissait d'huile de néroli, distillat de la fleur d'oranger bigaradier⁸⁸. On expliqua aux Clermontois l'articulation des deux activités principales, l'enfleurage (pommades obtenues au contact des fleurs avec de la graisse étalée sur des chassis)⁸⁹ et la distillation, sous vide poussé – à

⁸⁶ Gilly Guy, *Les plantes à parfum et huiles essentielles à Grasse : botanique, culture, chimie, production et marché*, Éditions L'Harmattan, Paris, 1997.

⁸⁷ Sorre Max, « La géographie des matières grasses », *Annales de géographie*, **59**/314, 93-108 (1950).

⁸⁸ Haj Ammar Ahlem, Bouajila Jalloul, Lebrihi Ahmed, Mathieu Florence, Romdhane Mehrez, and Zagrouba Fehti, « Chemical Composition and in Vitro Antimicrobial and Antioxidant Activities of Citrus Aurantium L. Flowers Essential Oil (Neroli Oil) », *Pakistan journal of biological sciences (PJBS)*, **15**/21, 1034-1040 (2012).

⁸⁹ D'après le Littré : « Terme de parfumerie. Charger une huile de l'odeur de certaines fleurs. Ce qui se pratique ainsi : on forme des matelas d'ouate imprégnée d'huile d'olive ; on place entre deux de ces matelas une couche de violettes, par

température suffisamment basse pour ne pas risquer d'altérer les molécules aromatiques – de l'alcool ayant servi à laver les pommades.

Fig.2. Grasse. Société Roure-Bertrand. La salle des batteuses.

Ils virent les hangars où l'on triait et stockait les fleurs, la salle des batteuses où l'on lavait les pommades, l'énorme atelier d'extraction avec ses alambics géants, et quatre salles spécialisées, des extraits destinés aux compositions de parfumerie, au mélange des essences, aux arômes alimentaires et au mélange des absolues (ou « communelles »)⁹⁰. On les informa de la fusion, prémonitoire, – la grande rivale, Givaudan, l'absorbera à son tour plus tard – survenue seulement sept ans plus tôt, avec la société Justin Dupont, d'Argenteuil en région parisienne, productrice d'ingrédients synthétiques de parfums.

exemple, ou d'œilleux ; l'huile dissout leur huile essentielle, et, quand elle est épuisée, on remplace les fleurs par de nouvelles jusqu'à ce que l'huile soit saturée ».

⁹⁰ Rasse Paul, « La cité aromatique. Culture, techniques et savoir-faire dans les industries de la parfumerie grasse », *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, **16**, 12-26 (1991).

L'après-midi du 6 avril fut consacré à la visite d'un autre fabricant d'essences de fleurs, Lautier. Ils y virent le tri par des ouvrières des roses de mai, celui des violettes de Parme. On leur montra des machines à défleurir et, à nouveau, le tri des fleurs. Cela leur devint-il un peu monotone ? Léonce Bert, averti de la parfumerie grasse comme chimiste de synthèse et comme consultant chez Bourjois, avait mis au programme de ses élèves les trois plus grandes maisons d'essences florales, Roure-Bertrand, Lautier Fils et Chiris. Il leur restait à visiter cette dernière, ce qu'ils firent le lendemain, 7 avril.

Léon Chiris (1839-1900) marqua de sa personnalité cette société familiale, qu'il fit prospérer, créant des filiales lointaines. Les bâtiments qu'ils visitèrent formaient un ensemble impressionnant. En particulier, celui qu'on surnommait localement « la Mosquée » pour son architecture, jumelle de l'usine Chiris à Boufarik, en Algérie.

Les Établissements Chiris avaient une grande renommée et une emprise internationales. Le musc leur venait de Chine, la badiane du Tonkin, le benjoin de Cochinchine, le patchouli et la citronnelle d'Indonésie et des Philippines, l'ylang-ylang de Madagascar. Lors de l'un de ses premiers séjours sur la Riviera, en 1891 à Grasse, la Reine Victoria rendit visite à l'illustre industriel français⁹¹. Quelques années plus tard, la firme de Grasse acquit la société Rallet, à Moscou, une parfumerie française établie en Russie, qui fournissait le tsar et l'aristocratie (Ernest Beaux, qui composa plus tard le N° 5 de Chanel, y débuta sa carrière). En 1933, la société Chiris était dirigée par

⁹¹ Bottaro Alain, « La villégiature anglaise et l'invention de la Côte d'Azur », *In Situ. Revue des patrimoines*, Ministère de la culture et de la communication, Direction générale des patrimoines, 24 (2014), mis en ligne le 10 juillet 2014, consulté le 4 octobre 2015.

Georges Chiris (1872-1953), le fils de Léon. D'esprit paternaliste, il se préoccupait du bien-être du personnel. On montra aux Clermontois, avec fierté, les installations sportives et la piscine, qui venaient d'être construites pour le personnel.

À l'heure du déjeuner, les Clermontois repartirent pour Cannes, l'après-midi firent l'excursion des îles de Lérins et parvinrent à Nice en fin de journée. Après avoir passé, en touristes, la journée du samedi 8 avril à Nice, ils rentraient par le train à Clermont-Ferrand via Nîmes, le dimanche 9 avril.

Éléments pour un bilan

L'observateur d'aujourd'hui note le poids des importations en provenance de l'Empire colonial⁹² à Grasse ou à Marseille. Avantage économique pour la France, certes. Sous un autre angle, frein à l'innovation scientifique et technique, il ne se desserrera qu'avec l'Occupation, puis la décolonisation et les Trente Glorieuses.

Nos Clermontois visitèrent, pour l'ensemble, des sociétés familiales, de taille petite ou moyenne⁹³. Cet échantillon était représentatif, pour le moins, de l'industrie chimique française du début des années 1930⁹⁴, la famille et l'héritage étant de prime importance. Qu'en 1933 ces sociétés aient survécu à la crise dénotait une robustesse. Mais leur caractère fermé, familial, leur serait une

⁹² Demangeon Albert, « Les importations de matières premières coloniales en France », *Annales de géographie*, **38**/213, 289 (1929). Demangeon Albert, « Le commerce de la France avec ses colonies », *Annales de géographie*, **40**/223, 110-111 (1931).

⁹³ Angleraud B., et Pellissier C., *Les dynasties lyonnaises*, *op. cit.* note 41.

⁹⁴ Daviet Jean-Pierre, « L'industrie chimique française au tournant de la seconde industrialisation (1860-1939) », *Culture technique*, **23**, 53-67 (1991).

faiblesse, à court ou moyen terme. Il leur faudrait, sous peine de disparition – ce qui fut le sort de certaines – augmenter tant leur capital que l'échelle de leurs productions. La chimie n'était pas une exception, François Caron a montré que la préférence systématique pour des établissements de taille moyenne, durant la première moitié du XX^e siècle, ne fut remise en cause qu'au cours des années 1960 sous l'influence conjointe de l'ouverture des frontières et de l'accélération de l'innovation⁹⁵.

À suivre le voyage des Clermontois dans le sud-est, on se frotte les yeux : on se demande parfois si ce voyage dans l'espace ne fut pas aussi voyage dans le temps, remontée de deux siècles en arrière : des artisanats datant au moins du XVIII^e siècle, huileries, savonneries, alambics et effleurage, y eurent une large part.

Le savon de Marseille n'était même pas breveté ! Ce simple fait – on en trouverait d'autres similaires, ailleurs qu'à Marseille – reflétait des rapports conviviaux entre firmes, souvent ancrés dans une consanguinité familiale, évocatrice d'alliances entre monarchies d'Ancien Régime. La confiance régnait entre les dirigeants de ces sociétés. C'était sympathique, voire attendrissant. Mais en plein XX^e siècle, où se trouvaient la compétition, la course à la prééminence ? À la longue, ces sociétés, face à la concurrence étrangère, seraient peu compétitives⁹⁶.

L'historien note l'insularité de la chimie industrielle française en

⁹⁵ Barjot Dominique, et Merger Michèle, *Les entreprises et leurs réseaux : hommes, capitaux, techniques et pouvoirs, XIX^e-XX^e siècles. Mélanges en l'honneur de François Caron*, Presses de l'Université Paris Sorbonne, Paris, 1998.

⁹⁶ Beale Marjorie A., *The Modernist Enterprise: French Elites and the Threat of Modernity, 1900-1940*, Stanford University Press, Stanford CA, 1999.

1933. Elle ne le cède pas en cela à la chimie universitaire, à la même époque. Elle ignore totalement, je le répète, le génie chimique, né Outre-Atlantique une dizaine d'années plus tôt, un train qu'il aurait fallu prendre. Cet aveuglement aura des conséquences négatives.

Le groupe des Clermontois vit beaucoup de travailleurs immigrés. Des ouvriers, surtout maghrébins, peuplaient tant les banlieues industrielles de Lyon que les quartiers laborieux, surpeuplés au demeurant, de Marseille⁹⁷. L'industrie chimique française, en 1933, usait d'une main d'œuvre abondante, mal rémunérée sous la pression du chômage, et donc peu qualifiée. C'était une faiblesse dans la course à la productivité. Outre le chômage des ouvriers, celui des cadres était préoccupant. Le Tour du sud-est des Clermontois visait à y parer, à orienter les futurs ingénieurs-chimistes vers leur premier emploi⁹⁸.

Cet article a narré un périple, des visites d'ateliers de fabrication, des rencontres avec des dirigeants de sociétés. Une question à se poser est celle de l'ensemble complémentaire : que manqua-t-il au programme ? Une lacune évidente est celle des universités locales, à Lyon comme à Marseille. N'y avait-il donc aucune interaction université-industrie dans ces deux centres ? À Lyon, nous l'avons vu, les travaux de Victor Grignard s'appliquaient à la fabrication d'ingrédients de parfums. Il semble que cela fut l'exception. Il y avait là, pour la chimie industrielle française, un porte-à-faux, une insigne faiblesse organique.

⁹⁷ Témime Émile, « Marseille, ville de migrations », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 7, 37-50 (1985). Schor Ralph, *L'opinion française et les étrangers en France (1919-1939)*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1985.

⁹⁸ Bouffartigue Paul, « Ingénieurs débutants à l'épreuve du modèle de carrière : trajectoires de socialisation et entrée dans la vie professionnelle », *Revue française de sociologie*, 35/1, 69-100 (1994).

Les parfumeries de Grasse misaient sur les huiles essentielles des plantes. Longtemps après la visite des Clermontois, dans les années 1950-1970, une société comme Roure-Bertrand persistait encore dans la même voie. L'idéologie sous-jacente était celle de la supériorité intrinsèque des substances naturelles sur les ingrédients chimiques de synthèse, un rousseauisme puisque, pour Jean-Jacques Rousseau, l'état de nature fut l'âge d'or de l'humanité. Cette conviction fit petit à petit la perte par les Grassois de parts de marché : les produits odorants de synthèse étaient moins chers et moins tributaires d'aléas climatiques et politiques d'importations à partir des quatre coins de la planète. À la fin du XX^e siècle, Givaudan – la firme suisse, sœur de celle de Lyon que les Clermontois visitèrent, mais spécialisée dans les ingrédients synthétiques de parfums – racheta Roure-Bertrand : ironie et affront suprêmes !

Puisqu'il est question de parfums, et comme le périple des ingénieurs chimistes d'Auvergne leur fit visiter les huileries-savonneries marseillaises, l'historien constate tant la survie, au XXI^e siècle, de l'industrie des parfums à Grasse et la disparition quasi-complète des multiples savonneries de Marseille ; alors qu'au XVIII^e siècle parfumerie et savonnerie étaient des activités jumelles.

Une contingence historique intervint. L'inverse aurait pu se produire, le savon de Marseille érigé en un produit de luxe⁹⁹, les parfums devenant au contraire – avec l'américanisation et la montée graduelle de la société de consommation – une commodité comme une autre, une denrée banale de notre quotidienneté.

⁹⁹ Touillier-Feyrabend Henriette, « Odeurs de séduction », *Ethnologie française*, 2, 123-129 (1989). Briot Eugénie, *La Fabrique des parfums : naissance d'une industrie de luxe*, Édition Vendémiaire, Paris, 2015.

Ce qui se réalisa, dans une certaine mesure ! Certes, les savonneries de Marseille disparurent. Par contre, le savon de Marseille acquit un statut à part, il devint mythique – au sens des *Mythologies* de Roland Barthes¹⁰⁰. Sorti par la porte du déclin d'une industrie, autrefois florissante mais n'ayant pas su s'implanter durablement à Marseille, il revint par la fenêtre de la nostalgie d'autrefois – d'un autrefois des films de Pagnol, de l'encaustique et de la publicité Dubonnet dans les tunnels du métro parisien ; bref de cet autrefois des années Trente et du périple des Clermontois.

Vers la fin du XX^e siècle, le savon de Marseille revint même sur le devant de la scène économique. Une multinationale, nommée initialement Olivier & Co, en fit l'un de ses produits-vedette, exploitant ainsi une image folklorique et touristique de la Provence, qu'elle diffusa dans le monde entier.

Ce simple exemple suffit : le voyage des Clermontois en 1933 offre abondante matière à réflexion.

¹⁰⁰ Barthes Roland, *Mythologies*, Éditions du Seuil, Paris, 1957.